



---

## **Pratiques discursives, science, politique et vérité**

### Application sur la région MOAN

---

**Hichem Karoui et Faten Karoui-Bouchoucha**

#### **Résumé**

L'analyse du discours a fait l'objet d'innombrables recherches. Le progrès réalisé par ces dernières nous permet de comprendre que le discours ne doit plus être considéré comme ce qui révèle la réalité mais plutôt comme ce qui la constitue (construit) qu'il s'agisse du discours politique ou du discours scientifique. Ainsi, le discours quel qu'il soit se présente à nous comme étant la « voie royale » pour comprendre les intentions et les visées de ceux qui le produisent. Dans cette perspective, il nous semble que l'analyse que nous propose Foucault du discours est en mesure de nous aider à apporter un nouvel éclairage à cette question et nous ouvre ainsi une nouvelle voie de recherche.

En appliquant les principes de l'analyse discursive (Foucault : 1969), de la sociologie du savoir (Berger, Luckmann, Mannheim, Beck, etc...), de la sociologie politique (Braud), sur le champ du discours (politique, scientifique ou autre), nous avons cherché à localiser non pas son contenu doctrinal ou prédéterminé mais son mode de fonctionnement. Cela nous permettra de le désenclaver de son style rhétorique stéréotypé, afin de mettre en relief les différentes pratiques discursives mises en jeu dans sa constitution. Dès lors, la question se pose de savoir comment peut-on l'aborder afin de dégager ses différents modes de fonctionnement ? Et serait-il réellement possible à partir de la détermination de ceux-ci de comprendre la nature de la réalité qu'il produit et par conséquent de saisir la nature de son pouvoir ?

Nous avons par la suite suggéré d'appliquer les résultats de cette recherche sur le champ discursif de la région MOAN, afin de voir quels sont les clivages possibles qui retiennent le discours

scientifique et/ou politique prisonnier d'une rigidité fermée au progrès. L'observation comparative nous montre que la pierre sur laquelle achoppe le champ discursif en Occident et au MOAN se résume en un mot : la vérité.

**Mots-clés :** sociologie du savoir, analyse discursive, macro-sociologie, analyse comparative Occident-MOAN...

### **Introduction :**

Ce papier est fondé sur deux hypothèses de base :

1) La première est que contrairement à l'Occident moderne, les catégories de la pensée politique de la région MOAN sont restées presque inchangées comme s'il n'y avait jamais eu ni interaction avec l'Occident ni même mutation historique, alors que depuis la chute de l'empire ottoman et la fin du Califat (sans même parler de la colonisation), les musulmans ont quand même fait face à l'une des plus grandes transformations de leur champ politique et social.

2) La deuxième hypothèse est que le rapport à la vérité est différent dans les sociétés occidentales et les sociétés du MOAN.

Notre recherche est par certains aspects, nécessairement comparative. Elle embrasse un vaste champ interdisciplinaire où, philosophie, sociologie du savoir et macro-sociologie s'interpellent pour nous guider.

Nous commençons par un exposé théorique sur les pratiques discursives. La deuxième partie est l'application de la première.

**1- Le sujet et le Discours : Analogie entre science et politique.**

L'approche du discours scientifique élaborée par Michel Foucault mettant en lumière son mode de constitution nous permet de tenter la même approche visant le discours politique. A première vue, nous parlons d'entités différentes, mais on peut y appliquer les mêmes principes d'analyse.

Si on se propose pour tâche d'analyser le discours politique, on doit comprendre d'abord son mode de fonctionnement. Voyons d'abord comment, à partir de l'analyse que nous propose Foucault du discours scientifique, on peut déterminer ce mode.

Prenons comme point de départ ce que Foucault entend par discours : Il est dit-il « un espace d'extériorité où se déploie un réseau d'emplacements distincts ».<sup>1</sup> Cette définition est la clé de voûte qui détermine la position de Foucault à l'égard du discours médical du XIXème siècle. De

fait, la médecine clinique ne doit pas être considérée à ses yeux comme le fruit d'une nouvelle technique d'observation (l'autopsie), ni comme l'effet d'une nouvelle institution (la clinique hospitalière) ; mais comme la corrélation au sein du discours médical entre plusieurs éléments épars. Ce qui signifie que le discours (l'énonciation) ne se réfère pas à l'unité du sujet mais plutôt à sa dispersion. Il écrit : « le discours ainsi conçu, n'est pas la manifestation, majestueusement déroulée, d'un sujet qui pense, qui connaît, et qui le dit : c'est au contraire un ensemble où peuvent se déterminer la dispersion du sujet et sa discontinuité avec lui-même ».<sup>2</sup>

Il s'ensuit que pour Foucault, au sein de l'ordre clinique le discours médical n'est plus celui de l'individu qui parle mais de tout le corps médical (savoir et institution) qui le « traverse » et « se dit » à travers lui. De même, la formation des concepts dans l'analyse de Foucault n'a de rapport ni avec l'idéalité ni avec le cheminement empirique des idées. Elle ne se rapporte pas

<sup>1</sup> Michel Foucault, L'archéologie du savoir ; Gallimard ; 1969 ; p. 74.

<sup>2</sup> Idem.

plus à l'action des individus qu'à la sédimentation des habitudes collectives. Dans cette optique, c'est bien la manière dont les éléments disparates d'une formation discursive se mettent en rapport les uns avec les autres, qui est déterminante : « La manière par exemple dont l'ordonnance des descriptions ou des récits est liée aux techniques de réécriture ; la manière dont le champ de mémoire est lié aux formes de hiérarchie et de subordination qui régissent les énoncés d'un texte ; la manière dont sont liés les modes d'approximation et de développement des énoncés et les modes de critique, de commentaires, d'interprétation d'énoncés déjà formulés, etc. C'est ce faisceau de rapports qui constitue un système de formation conceptuelle ».<sup>1</sup>

En prenant l'analyse de Foucault comme modèle nous trouvons quelque chose de similaire dans le discours politique. En effet, ce dernier n'est celui de la personne qui parle qu'accessoirement. En réalité, le sujet devient « porteur

d'une parole », d'une « idéologie » et d'une myriade d'intérêts qui, à travers lui, trouvent leur voie vers l'extériorité. Il n'y a qu'à voir comment on produit un « discours du président », une « stratégie de sécurité nationale » ou tout autre document officiel destiné à une grande diffusion pour comprendre que dans une démocratie comme les Etats Unis, la France, ou le Royaume Uni, le président (ou le premier ministre) ne représente pas sa propre personne. Les résultats d'une étude précédente du président Bush, nous permettent de dire qu'au-delà de cette personne, de sa famille (aussi riche et puissante qu'elle puisse être), de ses amis et alliés politiques, Bush représentait un ensemble de groupes d'intérêts qui étendent leur influence par delà le petit groupe des néo-conservateurs, de la nouvelle droite, du paysage conservateur, dépassant même le parti républicain.<sup>2</sup> Comme nous savons, plusieurs groupes d'intérêts, d'hommes d'affaires

<sup>1</sup> M. Foucault, *L'archéologie du savoir* ; op.Cit. ; p.80..

<sup>2</sup> Monographie à paraître: Hichem Karoui, *The Middle East as a US Predicament: The Bush II Years* ; Anthem Press, London, 2011.

et de puissantes industries soutiennent les deux partis à la fois, en contribuant aux campagnes électorales des républicains et des démocrates. Il n'y a aucune raison de croire que lorsqu'on soutient financièrement les deux grands partis, on est forcément toujours « aligné ». En fait, les gens soutiennent leurs propres intérêts tels qu'ils les croient mieux servis par tel ou tel candidat à un certain moment ; et c'est ce qui explique aussi pourquoi les grandes industries (par exemple) contribuent de façon non égale à la campagne des deux partis à la fois. C'est une façon de faire qui suggère que si on ne gagne pas, on ne perd pas non plus.

Si nous prenons le cas d'Obama, le camp politique change, mais le même système de représentativité réelle ou symbolique s'applique. On peut également appliquer la même analyse à la France, à l'Angleterre, l'Allemagne, etc., en prenant en compte chaque fois les spécificités du système de représentativité. D'ailleurs, le terme en usage dans toutes les démocraties : « représentativité », en lui-même suggère que

malgré les apparences variées et mêmes contradictoires, le mode d'énonciation ne change pas.

## **2-Formation des stratégies discursives**

Ce que nous devons tout particulièrement à Foucault porte sur la conception du discours comme pouvoir, étant donné qu'il n'est pas ce qui *révèle* la réalité mais ce qui la *constitue* – ou la « construit », pour employer la terminologie de la sociologie du savoir.<sup>1</sup>

Plusieurs exemples peuvent le confirmer comme ceux que nous propose Foucault lui-même : la fonction (que doit exercer le discours étudié) ; la propriété du discours (entendue comme sa localisation du fait que dans nos sociétés il appartient toujours à un groupe déterminé) ; et enfin les positions du désir par rapport au discours (le fait qu'il puisse être l'objet d'une mise en scène fantasmatique ou frappé d'un interdit quelconque ou l'instrument d'une satisfaction dérivée, etc.)

S'il en est ainsi, il se fonde toujours selon Foucault

<sup>1</sup> Peter Berger and Thomas Luckmann (entre autres), *The Social Construction Of Reality*, Penguin Books, 1966.

sur un rapport de force que nous devons déterminer pour comprendre ses intentions et ses visées. Pour parvenir à déterminer ce rapport, il convient de se référer aux pratiques discursives étudiées par Foucault, comme celles de la grammaire, de la médecine, de l'économie...certains types d'énonciation et d'organisation des concepts. Cela nous conduit à l'étude de ce que Foucault appelle «stratégies ». En essayant d'analyser, en effet, la formation des stratégies (ou les choix théoriques) dans les différents discours, on peut parvenir à saisir comment selon Foucault « le discours étudié peut être aussi dans un rapport d'analogie, d'opposition ou de complémentarité avec certains autres discours ».<sup>1</sup> Toutefois, nous tenons à préciser que ce qui nous intéresse tout particulièrement c'est de statuer sur « le rôle que joue le discours étudié par rapport à ceux qui lui sont contemporains et qui l'avoisinent ».<sup>2</sup> C'est pourquoi nous ne citerons pas toutes les

stratégies ;<sup>3</sup> nous nous arrêterons tout simplement à ce qui touche le plus notre propre champ de recherche.

Parmi ces stratégies, prenons à titre d'exemple ce que Foucault appelle « la constellation discursive ». Cet exemple est particulièrement important dans la mesure où il peut nous aider à comparer des discours ayant un même thème (disons par exemple, la modernité et la démocratie) émanant de groupes sociaux ou nationaux ou d'acteurs internationaux différents, comme les Occidentaux et les Arabes. Plusieurs cas peuvent être comparés. Mais nous pouvons déjà remarquer qu'il est tout de même curieux que chaque fois qu'un dirigeant arabe reçoit un dirigeant occidental (ou vice-versa), le compte rendu officiel du gouvernement arabe ne varie presque jamais d'un modèle appelé par les Français éloquemment « langue de bois » : le discours dit toujours « nous sommes d'accord sur tous les points », comme si un

<sup>1</sup> Idem.

<sup>2</sup> M. Foucault, *L'archéologie*, op.Cit. ; p.88.

<sup>3</sup> Voir le chapitre de l'archéologie intitulé « la formation des stratégies », surtout les pages : 87-91.

Etat arabe n'a pas le droit d'avoir un point de vue différent.

Ce comportement est devenu tellement prévisible qu'on peut très bien se passer du compte-rendu arabe officiel à la presse, sans rien y perdre. Pour s'informer, les gens dans les pays arabes (observateurs avertis ou simples citoyens) consultent habituellement la presse étrangère (de nos jours c'est la télévision par câble et satellite qui est à la cote) et presque jamais les médias de leurs pays. Mais tout récemment les câbles diplomatiques de WikiLeaks ont permis au public de juger jusqu'à quel point les officiels américains et arabes peuvent être « d'accord sur tous les points ».

### ***3-La mise en question du document***

Selon Foucault, le document n'est pas une matière inerte qui aide l'historien à reconstituer une trace de ce que les hommes ont dit ou fait ; mais il devient lui-même l'ensemble d'éléments que l'historien organise, découpe, distribue et répartit en niveaux et en sous-ensembles décrivant les relations sous-jacentes. C'est

pourquoi à l'encontre de l'histoire traditionnelle qui se demandait comment les événements avaient été transcrits dans les documents, l'histoire nouvelle doit partir des documents pour se demander à quelles conditions certains documents « fabriquent » des faits historiques, tandis que d'autres restent muets. Assurément, ce qui mérite d'être souligné à cet égard selon Foucault c'est comment l'histoire a changé sa position à l'égard du document. Ainsi soulève-t-il le problème de la mutation épistémologique de l'histoire : « par une mutation (...) qui n'est sans doute pas achevée, l'histoire a changé sa position à l'égard du document : elle se donne pour tâche première, non point de l'interpréter, non point de déterminer s'il dit vrai et quelle est sa valeur expressive, mais de le travailler de l'intérieur et de l'élaborer ».<sup>1</sup> Et l'on se trouve amené à déduire avec Foucault les conséquences suivantes :

\*« La multiplication des ruptures dans l'histoire des idées, la mise à jour des périodes

---

<sup>1</sup> M.Foucault ; op.Cit. ; p.14.

longues dans l'histoire proprement dite ». <sup>1</sup>

\*« La notion de discontinuité prend une place majeure dans les disciplines historiques ». <sup>2</sup>

\*« Le thème et la possibilité d'une *histoire globale* commencent à s'effacer, et on voit s'esquisser le dessin, fort différent, de ce qu'on pourrait appeler une *histoire générale* ». <sup>3</sup>

Tout cela conduit à l'émergence d'un certain nombre de problèmes d'ordre méthodologiques que, suivant Foucault, nous énumérerons ici, tout en prenant soin de noter la similarité qu'ils pourraient avoir avec les problèmes posés par d'autres méthodes de recherche en sciences sociales : <sup>4</sup> « la constitution de corpus cohérents et homogènes de documents » ; <sup>5</sup> « l'établissement

d'un principe de choix » ; <sup>6</sup> « la définition du niveau d'analyse et des éléments qui sont pour lui pertinents » ; <sup>7</sup> « la spécification d'une méthode d'analyse » ; <sup>8</sup> « la délimitation des ensembles et des sous-ensembles qui articulent le matériau étudié » ; <sup>9</sup> « la détermination des relations qui permettent de caractériser un ensemble ». <sup>10</sup>

#### **4-Discours sur l'objet politique**

Nous pouvons partir de la classification que propose

<sup>1</sup> M.Foucault ; op.Cit. ; p.15.

<sup>2</sup> M.Foucault ; op.Cit. ; p.16.

<sup>3</sup> M.Foucault ; op.Cit. ; p.17.

<sup>4</sup> Nous admettons que l'histoire comme discipline, a sa spécificité, mais cela n'empêche pas que certains de ces problèmes se posent aussi au sociologue, au politologue, voire à l'économiste ou au géographe, et cela chaque fois qu'il s'agit de faire ce qu'on appelle une « étude de document ».

<sup>5</sup> « Corpus ouverts ou fermés, finis ou indéfinis » ; Foucault, op.Cit. ; p.19.

<sup>6</sup> « Selon qu'on veut traiter exhaustivement la masse documentaire, qu'on pratique un échantillonnage d'après des méthodes de prélèvement statistique ou qu'on essaie de déterminer à l'avance les éléments les plus représentatifs » ; idem.

<sup>7</sup> « Dans le matériau étudié, on peut relever les indications numériques ; les références – explicites ou non – à des événements, à des institutions, à des pratiques ; les mots employés, avec leurs règles d'usage et les champs sémantiques qu'ils dessinent, etc... » ; idem.

<sup>8</sup> « Traitement quantitatif des données, décomposition selon un certain nombre de traits assignables dont on étudie les corrélations, déchiffrement interprétatif, analyse des fréquences et des distributions » ; idem.

<sup>9</sup> « Régions, périodes, processus unitaires » ; idem.

<sup>10</sup> « Il peut s'agir de relations numériques ou logiques ; de relations fonctionnelles, causales, analogiques ; il peut s'agir de la relation de signifiant à signifié » ; Foucault, op.Cit. ; pp.19-20.

Philippe Braud relative au discours politique pour mieux comprendre la spécificité de celui-ci. Braud suggère quatre types de discours :

Le premier est celui de l'acteur engagé : « Militants, représentants, élus, dirigeants mais aussi intellectuels impliqués dans des combats pour une grande cause, élaborent des analyses qui ont toujours une ambition explicative. A ce titre elles se situent sur un terrain semblable à celui de l'analyse savante. Mais elles sont traversées par une logique fondatrice différente : la justification de l'action. Cette dimension conduit à valoriser les faits et les éléments d'appréciation qui ont une utilité stratégique de leur point de vue ». <sup>1</sup>

Le deuxième est celui du philosophe, voire du prophète. La question des valeurs est ici au cœur de la logique fondatrice de ce discours. Au lieu de se demander comme le politologue - *comment ça fonctionne ?* - le philosophe soulève plutôt des questions d'ordre éthique :

Qu'est-ce qu'un bon gouvernement ? Comment envisager un avenir collectif qui assure l'égalité, la justice, la démocratie ? Etc.

Le troisième discours est celui des médias. « Par là on entend la manière dont les journalistes professionnels sont conduits à rendre compte des événements politiques, à proposer des interprétations, mais surtout à formuler des grilles de lectures et des systèmes de questions ». <sup>2</sup> Braud ne manque pas de souligner l'existence de « passerelles entre le travail du journaliste et celui de l'analyse scientifique », <sup>3</sup> pour autant que le journaliste avisé cherche à appliquer dans un travail de biographie par exemple les méthodes rigoureuses de l'historien.

Le quatrième discours est celui du savant dont « la logique fondatrice » est celle de « l'élucidation ». Mais par delà la recherche de la vérité qui pose le problème de son objectivation - existe-t-il un vrai en soi ? - on comprendra le discours scientifique (d'élucidation) comme « une entreprise

<sup>1</sup> Philippe Braud, *Sociologie politique*, 3ème édition, L.G.D.J. Paris 1996 ; (introduction, p.9).

<sup>2</sup> P.Braud ; op.Cit.; p.10.

<sup>3</sup> Idem.

d'affinement du regard qui permet de voir plus grâce à la mise en place de techniques d'investigation et de concepts rigoureux, et comme une réflexion constante sur les conditions de validité des résultats ».<sup>1</sup>

On peut traiter chaque fois, selon le cas, l'un ou l'autre de ces quatre types de discours. En réalité, ils ne sont peut-être pas aussi distincts. En effet, en un seul discours nous pouvons trouver un ou plusieurs éléments se rapportant au discours du savant, des médias, du philosophe ou du politicien, tous ensembles ou séparément. Cela signifie - comme le note aussi à juste titre Braud - que la distinction est purement méthodologique. A l'occasion, nous pouvons essayer de voir comment ces types de discours s'interpénètrent ou s'opposent ; comment le discours savant par exemple ne peut pas être toujours exempt d'éléments qui peuvent en faire un discours politique, idéologique, ou médiatique. De fait, Nous vivons dans un monde si complexe, si connecté, que la science doit parfois se défaire de ses propres

illusions quant à sa neutralité politique ou sociale.<sup>2</sup>

Par conséquent, il semble que la science qui est de plus en plus déterminée à réaliser des projets économiques et politiques, nous incite elle-même à soulever le problème de la « vérité scientifique » : En quel sens cette dernière pourrait être considérée comme étant une « vérité universelle » ?

### **5- Pratique discursive et vérité**

Dans le troisième chapitre de l'archéologie du savoir, M. Foucault nous montre que la pratique discursive n'est pas seulement un ensemble de signes qui renvoient à des contenus ou à des représentations ; mais bien plus que cela. Les discours sont « des pratiques qui forment systématiquement les objets dont ils parlent ». <sup>3</sup> Ces pratiques désignent donc des agencements linguistiques formels ouvrant des paradigmes saturés en corpus. De là on

<sup>1</sup> P. Braud, op.Cit.; p.11.

<sup>2</sup> Voir : Ulrich Beck, La société du risque (ch.7, sur la voie d'une autre modernité), Flammarion, 2001.

<sup>3</sup> M.Foucault; op.Cit.,p.67.

comprend que pour Foucault les différentes pratiques discursives constituent le cadre où se définissent les conditions de possibilité historiques de la production de la vérité.

Pour mieux comprendre cette position, on peut reprendre l'analyse de l'exemple du discours psychopathologique. A ce propos, Foucault remarque des changements constants dans le discours médical si bien que des registres complètement inutilisés jusqu'alors apparaissent et, « sur chacun de ces registres de multiples objets ont été nommés, circonscrits, analysés, puis rectifiés, définis à nouveau, contestés, effacés », <sup>1</sup> ce à quoi on peut reconnaître une *formation discursive*. Cette « formation des objets » dans le discours scientifique, telle que la décrit Foucault, peut être rapprochée de ce qu'Ulrich Beck appelle *l'évolution scientifico-technique contradictoire*. Mieux, on pourrait même faire un recoupement avec les « révolutions scientifiques » qui selon T. Kuhn bouleversent chaque fois notre perception et de la science et de ses objets, nous obligeant à changer de

paradigme pour comprendre ce qui se passe,<sup>2</sup> et par conséquent de remettre constamment en question notre conception de la vérité scientifique.<sup>3</sup>

Or, le discours psychiatrique analysé par Foucault s'inscrit dans un cadre institutionnel et professionnel et il obéit au modèle de scientificité simple décrit par Beck, qui repose sur l'hypothèse – à ses yeux – selon laquelle « le scepticisme méthodique des sciences pourrait être institutionnalisé et limité aux objets de la science ». Autrement dit : « on présenterait comme un dogme, en direction de l'extérieur, ce qui à l'intérieur serait objet de doutes et de remises en question ». <sup>4</sup> Pour Beck, cette pratique a entraîné le déclin du pouvoir de la science. Il fait d'ailleurs allusion à une « critique généralisée de l'idéologie de la science préétablie » sous un certain nombre de variantes, mentionnant dans la sociologie

<sup>1</sup> Foucault, op.Cit. ; p.56.

<sup>2</sup> Thomas S. Kuhn, *The Structure of Scientific Revolutions*, The University of Chicago Press, 1996.

<sup>3</sup> Pour les détails, voir : chapitre 3 de *l'archéologie du savoir*, op.Cit.

<sup>4</sup> U. Beck, op.Cit. ; p. 357.

du savoir K. Mannheim, le falsificationnisme de K. Popper ou la critique historique du normativisme épistémologique de T.S.Kuhn.<sup>1</sup>

Ce qui complique encore plus la tâche de l'analyste c'est ce que Beck appelle « contexte d'hyper-complexité » : c'est à dire la perspective où la science risque de se voir dicter par d'autres ce que doit être la vérité. A ce propos, il faut noter que Foucault a le mérite de nous avoir donné les instruments pour dénoncer comment les intérêts stratégiques se déguisent de manière subreptice derrière les discours apparemment auto-justifiés des épistémologues. C'est pourquoi quand il s'intéresse à l'histoire des « modes de véridiction », il désigne par « vérité » le produit des discours qui furent donnés pour vrais dans un champ discursif déterminé. Mais si l'on admet que la vérité est ce qui est considéré comme vrai au sein d'un périmètre délimité de discours, Il faudra alors tenir compte d'un ensemble de facteurs qui entrent dans la formation du discours scientifique, à savoir :

« Compatibilité avec les opinions politiques fondamentales, intérêts des commanditaires, anticipation des implications politiques, en bref, *caractère socialement acceptable* ». <sup>2</sup>

Pour ces raisons et pour d'autres exposées dans son livre, Beck croit que « nous assistons aujourd'hui à l'amorce d'une dissolution du *monopole* social de la science sur la *vérité* ». <sup>3</sup> C'est peut être là un paradoxe propre à notre époque, car au moment même où la science perd ce monopole, on parle de plus en plus de domaines de spécialisation, d'expertise et d'experts sans lesquels la planification et l'ingénierie sociale, économique et politique de nos sociétés ne pourrait s'accomplir. Il faut cependant reconnaître que sans la critique la science ne progressera plus.

D'autre part, affirmer que la vérité est le produit du discours, c'est d'emblée lier l'étude de sa production à des déterminations externes, et c'est ainsi qu'on la trouve liée dans l'histoire aux effets produits par un discours sur l'action des

<sup>1</sup> Beck; op.Cit. ; p.360.

<sup>2</sup> Beck, op. Cit. ; p.368.

<sup>3</sup> Beck; op.Cit. ; p.366.

hommes. Ainsi, l'étude du discours scientifique dont l'intention consiste à dégager le pouvoir de celui-ci, ne peut perdre de vue cette question : Quelles sont les conditions de sa puissance énonciative ?

Mais C'est peut être là l'une des questions fondamentales que soulève le rapport entre savoir et pouvoir au sein de la perspective scientifique. Car à mesure que les sciences progressent elles se trouvent confrontées à la fois à leur passé et à leur présent : elles sont les produits de la réalité dans la même mesure où elles la produisent ; c'est pourquoi elles ne détiennent pas seulement les solutions aux problèmes mais elles sont elles-mêmes leurs sources. C'est là une nouvelle configuration qui entraîne la dissolution du monopole scientifique sur la vérité.

Selon la formule de Beck : « la science devient de plus en plus nécessaire, mais de moins en moins suffisante à l'élaboration d'une définition socialement établie de la vérité ». <sup>1</sup> Mais est-ce à dire que Beck se fourvoie dans

l'irrationalisme ou l'hostilité primaire à la science ? Nullement, car son projet critique est lui-même scientifique, ne l'oublions pas. Cela signifie simplement que la scientification réflexive ne saurait être anti-scientifique, mais anti-tabou, dans la mesure où on reconnaît l'existence de tabous scientifiques théoriques et pratiques. Il dit lui-même que la « civilisation scientifico-technique grouille de tabous d'immutabilité ». <sup>2</sup>

C'est pour cette raison, que la scientification réflexive peut être considérée comme relatant au projet d'émancipation rationnelle de la modernité qui, pour lui, n'est pas encore achevé. Aussi remarque-t-il que l'histoire des sciences est aussi « une histoire des erreurs et des actes manqués », <sup>3</sup> et pas seulement celle du progrès de la connaissance

A la lumière de ces considérations, on peut établir que les conséquences de la dissolution du monopole scientifique sur la vérité pour l'avenir peuvent être énormes. On assiste déjà - comme l'exprime la vague post-moderniste - à l'effritement des anciennes certitudes concernant

<sup>1</sup> Beck, op. Cit. pp. 343-344.

<sup>2</sup> Beck, op. Cit. p. 376.

<sup>3</sup> Beck, op. Cit. p.348.

la Raison, la modernité, la démocratie, et la science... Tout est remis en question, car tout est questionnable.

### **6-Discontinuité et unité du discours : Application**

Essayons de montrer à présent comment le concept de *formation discursive* trouvera peut-être une application utile dans le champ des recherches concernant la production idéologique, philosophique et scientifique, en rapport avec le système politique, et prenons comme exemple la région dite : Moyen-Orient/Afrique du Nord (MOAN).

Qu'entendait Foucault par : « formation discursive » ? C'est en cherchant la base sur laquelle se fait l'unité du discours scientifique - ces « grandes familles d'énoncés qui s'imposent à notre habitude et qu'on désigne comme la médecine ou l'économie ou la grammaire... » - <sup>1</sup> qu'il en est venu à repérer certaines régularités, un ordre d'apparition, des corrélations, un fonctionnement réciproque qu'il décrit comme des

« systèmes de dispersion ». A ce propos, il faut nous dit-il, mettre en suspens les formes préalables de continuité dans le discours des sciences de l'homme, « montrer qu'elles ne vont pas de soi, qu'elles sont toujours l'effet d'une construction dont il s'agit de connaître les règles et de contrôler les justifications ».<sup>2</sup> Il mentionne les exemples de notions comme : tradition, influence, développement et évolution, mentalité ou esprit...qui chacune, sans avoir une structure conceptuelle précise, a néanmoins une fonction bien définie. Renoncer à ces continuités libère un domaine dans lequel apparaît ce qu'il appelle le « projet de description des événements discursifs ». Il s'agit d'un ensemble fini, différent de la langue. Cet ensemble est alors traité de manière à « retrouver par delà les énoncés eux-mêmes l'intention du sujet parlant, son activité consciente, ce qu'il a voulu dire ou encore le jeu inconscient qui s'est fait jour malgré lui dans ce qu'il a dit ou dans la presque imperceptible

<sup>1</sup> Foucault, L'archéologie du savoir ; op.Cit. ; p.52.

<sup>2</sup> L'archéologie du savoir ; op.Cit. ; p.37.

cassure de ses paroles (MOAN) depuis l'apparition de manifestes ». <sup>1</sup> l'islam ?

« Dans le cas où on pourrait décrire », dit-il « entre un certain nombre d'énoncés, un pareil système de dispersion, dans le cas où entre les objets, les types d'énonciation, les concepts, les choix thématiques, on pourrait définir une régularité (un ordre, des corrélations, des positions et des fonctionnements, des transformations), on dira, par convention, qu'on a affaire à une *formation discursive* (...) On appellera *règles de formation* les conditions auxquelles sont soumis les éléments de cette répartition. <sup>2</sup>

Quelle est l'utilité de ce concept de *formation discursive* dans le champ des recherches concernant la production idéologique, philosophique, scientifique, en rapport avec le système politique, par exemple dans la région Moyen-Orient/Afrique du Nord

Pour répondre à cette question convenablement, il faudra faire l'état des lieux sur ce qui est continu et ce qui est discontinu dans le discours politico-idéologique arabe et /ou musulman contemporain, par rapport à des époques antérieures, surtout lorsque nous parlons de « cadres de références ». Nous pourrions alors montrer les « liens » et les « lieux de coupure ou de rencontre », les positionnements, les repositionnements et toutes les récurrences qui font du discours politique arabe et / ou musulman contemporain hypothétiquement une « reprise », dans le meilleur des cas « réadaptée » à l'époque, et dans le pire une copie transposée d'une époque à une autre. L'analyse socio-historique de la formation discursive dans cette perspective visant à évaluer le rapport des politiques dans cette région aux défis qu'elles prétendent relever, permettra de valider l'hypothèse que contrairement à l'Occident moderne, les catégories de la pensée politique de la région

<sup>1</sup> L'archéologie du savoir ; op.Cit., p.39. Il faut ajouter que ce traitement repose sur l'hypothèse qu'avance Foucault et qui dit : « Le discours manifeste ne serait en fin de compte que la présence répressive de ce qu'il ne dit pas ; et ce non-dit serait un creux qui mine de l'intérieur tout ce qui se dit ». L'archéologie ; op.Cit. ; p.36.

<sup>2</sup> L'archéologie du savoir ; op.Cit. ; p.53.

MOAN sont restées presque inchangées comme s'il n'y avait jamais eu ni interaction avec l'Occident ni même mutation historique, alors que depuis la chute de l'empire ottoman et la fin du Califat (sans même parler de la colonisation), les musulmans ont quand même fait face à l'une des plus grandes transformations de leur champ politique et social.

En corrélation avec l'hypothèse précédente, nous pensons que la cause de cet échec est partiellement dans le rapport à la vérité que les sociétés comme les individus maintiennent dans la région MOAN, si par « rapport à la vérité » nous entendons le rapport au monde immédiat. En effet, tout nous conduit à penser que d'énormes différences existent à ce niveau entre les sociétés occidentales et les sociétés du MOAN. La réalité ne s'y construit pas de la même façon.

Il nous semble que si le discours politique a emprunté des notions modernes comme la nation ou l'Etat-nation, la souveraineté, voire la démocratie ou le socialisme, il

est resté figé dans des catégories « empruntées » à la pensée classique (philosophique, théologique, et politico-juridique), ce qui explique – partiellement – l'énorme succès populaire dont jouissent certains mouvements islamistes ; ce qui explique aussi pourquoi des mouvements pseudo-laïcs ou pseudo-modernistes glissent sur la pente populiste pour surenchérir avec les islamistes sur le thème de « la représentativité » non vis-à-vis de son cadre de référence démocratique mais de son cadre de référence islamique (sous-entendu : qui est le « meilleur » représentant de l'islam ?) Dans les deux cas, le discours politique ne se suffit nullement à son champ (l'économique, le social, le bien-être général) mais prétend aussi fournir des « clés » philosophiques ou idéologiques pour comprendre la civilisation, la culture et la religion. Mais il ne s'agit pas exclusivement du discours politique. La science aussi a du mal à s'exprimer dans la région MOAN. En réalité, la comparaison objective de la façon dont est reçu le discours politique ou scientifique au

MOAN et en Occident peut montrer à quel point le rapport à la vérité peut être différent.

La société occidentale est bâtie depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle sur des idées comme : le doute en tant que méthode d'approche de la vérité ; l'empirisme, l'expérimentation, et enfin la relativité de toute vérité. La science elle-même, bien que maintenue sur un haut piédestal depuis qu'elle a détrônée la religion, n'a de vérité qu'autant qu'elle peut être prouvée par l'expérience et l'entendement. Au-delà du principe de la causalité universelle, il n'y a pas de vérité pour la science. Ce cadre de références a créé une attitude mentale chez l'individu occidental de désenchantement extrême (Max Weber) et de doute, sinon de scepticisme. Cette attitude est tellement répandue que certains sociologues (par exemple, Helmut Schelsky et Thomas Luckmann) parlent désormais d'une ère postchrétienne en Occident, dans laquelle le rapport à la vérité a basculé carrément vers le scepticisme extrême touchant tous les domaines (le politique, le social, le culturel, le religieux...)

Comme le dit Berger, « on se demande si les types de personnalité produits par la civilisation industrielle moderne permettent la continuation des modèles religieux traditionnels et si, pour des raisons sociologiques et socio-psychologiques variés, le monde occidental n'est pas entré déjà dans une ère post-chrétienne ».<sup>1</sup>

Il faut ajouter qu'une telle attitude mentale n'est possible que dans une société qui s'est non seulement libérée de la domination de la religion et de la tradition, mais a garanti aussi à l'individu de s'exprimer librement à leur égard sans risquer d'être sanctionné. C'est l'agora qui permet non seulement de s'exprimer mais de prendre ses distances avec les « vérités officielles » et de les questionner.

Ce n'est pas du tout le cas dans la région du MOAN, comme le prouvent toutes les recherches empiriques récentes, à commencer par la World Values Survey, et en passant par les sondages de Pew, Gallup et autres instituts de réputation

<sup>1</sup> Peter L. Berger, *Invitation To Sociology*, Penguin Books, 1963, p.135.

mondiale.<sup>1</sup> L'individu dans la région MOAN n'a pas de liberté qui peut aller à l'encontre de la tradition et de la religion, sans parler des libertés politiques, inexistantes. L'absence de liberté affecte certainement le rapport à la vérité. Même si toute vérité est relative, on ne peut pas s'engager à l'exprimer ou même à la considérer comme possibilité publiquement sans courir un risque : celui d'être puni. Du coup, on invente des « stratégies discursives » qui « disent sans dire », « dévoilent sans dévoiler », en jouant sur les subtilités du langage ou même en créant un « code » entre « initiés ». Par conséquent, le rapport à la science et à la politique dépendra largement de la « stratégie » qu'on adopte et du « groupe de référence » auquel on s'identifie.<sup>2</sup>

<sup>1</sup> Voir par exemple : "The Great Divide, How Westerners and Muslims See Each Other", The Pew Global Attitudes Project; June 22, 2006.

Arno Tausch, Christian Bischof and Karl Mueller, *Muslim Calvinism*, Rozenberg Publishers, 2010.

<sup>2</sup> Le conservatisme islamique ne facilite certainement pas le progrès à ce niveau. C'est pourquoi, nous avons consacré un chapitre à l'analyse et la critique de ce conservatisme. Voir : Hichem Karoui et Arno Tausch, *Les Musulmans: un cauchemar ou une force pour l'Europe*, Paris, l'Harmattan, 2011.

Ici, il n'y a pas d'agora. Si on ne s'exprime pas librement, on ne peut ni prendre ses distances avec les « vérités officielles », ni les questionner. Le monde n'est pas en couleurs ; il est en noir et blanc. Noir : l'autorité (quelle qu'elle soit, politique, religieuse, scientifique ou autre...) Blanc : le public. L'individu n'existe pas. Il est atomisé dans une société qui l'écrase.<sup>3</sup>

Un des plus grands problèmes qui se posent aux réformistes dans ce contexte est celui du rapport au texte qui se présente sous la figure du couple paradoxal : 'aql – naql (littéralement : Raison et suivisme). Toute la culture arabe et arabo-musulmane en est imbibée, depuis l'âge classique. Le problème sur lequel ont achoppé les philosophes, ultimement représenté par la querelle entre Averroès et al Ghazali, tourne autour de ce thème : Qu'est-ce que la Raison peut atteindre et où ne peut-elle plus nous être d'aucune aide ?

<sup>3</sup> Voir à ce propos le chapitre « l'individu dans une société puritaine de type traditionaliste » dans : Hichem Karoui, *Où va l'Arabie saoudite ?* L'Harmattan, Paris, 2006.

Quel est le rapport de la raison au sacré ? Peut-on tout questionner ou doit-on, afin de ne pas bouleverser « l'ordre divin » (accessoirement l'ordre social), savoir s'arrêter à certaines limites et se suffire de suivre l'opinion des prédécesseurs ?

Le rapport au texte dans l'absolu est un rapport à la connaissance. Le problème qu'il pose est donc de nature épistémologique. Mais il nous semble que la rupture représentée par la Renaissance européenne, la révolution industrielle et les révolutions scientifiques successives, dont les arabes et les musulmans ont été depuis le XII<sup>ème</sup> siècle exclus, a fait qu'alors que *le rapport au monde* de l'occidental changea et ne cessa de se transformer en suivant la courbe ascendante de ces révolutions jusqu'aux temps modernes, *le rapport au monde* du musulman n'évolua pas au même rythme. Pire : il peut même avoir été longtemps maintenu dans l'état où l'étaient les sciences, les arts et la culture au XII<sup>ème</sup> siècle. Or, le rapport au monde exprime objectivement ce que nous

appelons le « rapport à la vérité ». Le monde dans lequel nous vivons est la première vérité empiriquement vérifiable qui nous est donnée à observer.

En d'autres mots, pour une grande partie du monde musulman, il n'y a pas eu de mutation épistémologique, car elle ne s'inscrit pas dans la ligne d'évolution historique de ces sociétés. Mais à partir du XIX<sup>ème</sup> siècle environ, la rencontre avec le monde occidental en plein essor va introduire une « coupure » avec cette histoire traditionnelle au moment où s'introduit sur la scène la colonisation.

Le paradoxe du monde musulman contemporain consiste en sa tentative de se ressaisir et re-saisir sa destinée, en essayant de « colmater » cette « coupure » introduite dans son histoire « artificiellement » par l'Occident conquérant. Mais en essayant de colmater la brèche, il va se lier à une vision du monde qui, faute d'avoir suivi un développement progressif qui l'aurait ancrée dans la modernité s'il s'était déroulé normalement, est restée essentiellement figée dans ses

formes traditionnelles et calfeutrée autour d'un modèle social dépassé.

C'est tout à fait récemment que des tentatives pour sortir de cet « enfermement culturel » ont commencé à émerger dans le paysage intellectuel et universitaire arabe et musulman. La plupart de ces tentatives sont produites par une élite qui a joui d'une éducation moderne. Beaucoup de ces auteurs vivent d'ailleurs et travaillent dans des sociétés occidentales ; mais certains vivant dans les sociétés arabes et musulmanes essaient courageusement de mettre sur la table de discussion ce qui a toujours semblé difficile, ambigu ou impossible à cause de son rapport soit avec le sacré soit avec le pouvoir politique.

Le rapport au texte (donc au discours) est un rapport au monde, car le texte est un champ de représentations dont la référence est la société. La mise en question du document est dans la culture arabe contemporaine assez récente et liée à des tentatives aussi audacieuses que risquées, car elles n'ont pas toujours valu à

leurs auteurs la récompense morale qu'ils escomptent. Rappelons-nous comment déjà au début du siècle dernier Taha Hussein et Ali Abderrazek firent face à une « cabale » les accusant de semer le doute et la discorde dans la communauté. Leur « crime » fut pour le premier d'avoir émis des doutes quant à l'authenticité d'une partie de la poésie arabe antéislamique, et pour le deuxième d'avoir défendu l'hypothèse que l'islam n'est pas une religion et un Etat, comme on l'a toujours présenté.

En Occident, la mise en question du document est depuis longtemps une exigence scientifique.

### **Conclusion :**

Dans notre perspective, nous avons essayé de montrer que les discours, les idéologies, les doctrines ne sont pas simple rhétorique. Ils annoncent ce qu'ils énoncent et parfois couvrent l'action, l'infirmement ou la confirment. Ils forment le cadre de références pour les actions des hommes ou y ouvrent la voie. Ils représentent le premier aspect de la science

ou de la politique, expriment les intérêts ancrés dans le monde réel, prétendent à la vérité, veulent le pouvoir, et en tant que tels deviennent sujets au questionnement des hommes, chaque fois que cela est possible.

L'analyse comparative des modes d'action du discours en Occident et dans la région MOAN peut montrer que les clivages culturels, sociaux, économiques et politiques s'approfondissent d'autant plus qu'ils se répercutent infiniment dans le discours, hantent pathologiquement l'histoire et causent son obstruction. Le progrès n'y est pas une lente accumulation du savoir et de l'expérience par une continuelle remise en question des évidences et des « acquis », mais une fuite en avant, une construction par-le-haut d'une réalité factice soutenue par une rhétorique triomphaliste qui lors des conflits peut s'effondrer comme un château de cartes parce qu'elle n'a pas de véritable base dans la réalité humaine.

*Sciences Sociales et Humaines- MESOJ- ISSN 2109-9618- N°4. Volume 2 (2011)*

Les articles n'expriment pas nécessairement l'opinion de la revue.

**Sciences Sociales et humaines  
Etudes du Moyen-Orient  
(MESOJ)  
2011**